

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CLÉMENT Daniel, 2015, *La terre qui pousse. L'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2^e éd., 248 p., bibliogr., illustr., annexes (Émile Duchesne)

La terre qui pousse. L'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit a été originalement publié par Daniel Clément en 1990. Le travail qui y est présenté a été produit au début des années 1980 dans le cadre du mémoire de maîtrise en anthropologie de l'auteur. Daniel Clément est entre autres connu pour avoir été conservateur d'ethnologie au Musée canadien des civilisations (devenu depuis le Musée canadien de l'histoire), enseignant dans diverses universités, ainsi que directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique en France. Comme l'annonce le titre, cet ouvrage est entièrement consacré aux connaissances botaniques des Innus d'Ekuanitshit. Derrière cet objectif botanique et ethnographique – comprendre comment les Innus cueillent, identifient, classent utilisent les plantes – se cache aussi un objectif propre à la théorie anthropologique : saisir théoriquement le rapport homme-nature. Pour ce faire, Daniel Clément discute de l'hypothèse Sapir-Whorf et des différentes tendances au sein de l'ethnoscience américaine ainsi qu'au sein de la discipline de l'ethnobotanique.

Avant de parler de l'interprétation des données ethnographiques de l'auteur, il convient d'exposer rapidement son positionnement théorique par rapport aux débats mentionnés ci-dessus. Sur le rapport entre langue et culture, Daniel Clément établit deux remarques : 1) lorsqu'on parle de culture, il faut prendre en compte la matérialité mais aussi la connaissance du monde ; et 2) la langue est l'objet d'étude privilégié pour comprendre ladite connaissance du monde mais doit aussi être comprise comme un reflet de la matérialité du monde (p. 29).

Pour ce qui est du positionnement de l'auteur au sein de l'ethnoscience et de l'ethnobotanique, il met en évidence que les principes taxinomiques se doivent d'être contextualisés au sein du savoir vernaculaire innu et également être analysés comme une manifestation d'une structure de relations. «La taxinomie reprend alors la place qu'elle aurait dû occuper dès le départ, à savoir une simple manifestation [des fondements des connaissances d'un peuple]» (p. 21). Dès lors, on voit se dégager une partie de la méthodologie de l'auteur : établir les relations qui sont faites par les Innus entre les éléments botaniques et analyser les liens qui unissent ces mêmes relations.

Le cœur de cet ouvrage consiste en une analyse des phénomènes de classification, de nomenclature et d'identification des éléments botaniques chez les Innus d'Ekuanitshit. L'utilisation des plantes a également été mise en relation avec ces mêmes phénomènes de conceptualisation vernaculaire du monde végétal. Il serait trop long ici de résumer tous les principes régissant la botanique innue. Néanmoins, certaines conclusions de l'auteur peuvent être énumérées. Premièrement, selon Clément, la taxinomie et la nomenclature peuvent acquérir une certaine autonomie dans la science innue des plantes. Deuxièmement, l'auteur souligne que la botanique innue fonctionne «essentiellement à partir de critères partonymiques et utilitaires» (p. 202). L'auteur termine avec une ouverture sur l'objet des études ethnoscientifiques : pour

lui, il est nécessaire d'étudier les liens entre les systèmes taxinomiques et les autres aspects culturels (p. 203).

Clément poursuit sur cette lancée en élaborant sur ses conclusions à propos de l'hypothèse Sapir-Whorf. Il soutient que le monde objectif et la pratique des individus influencent leur pensée et que cette influence peut s'observer dans la langue. De plus, même si le monde matériel et la pratique constituent la pensée, cette dernière acquiert une certaine autonomie et influence le monde sensible (p. 204).

D'un point de vue critique, on peut aisément dire que *La terre qui pousse...* représente une contribution inestimable aux études autochtones et particulièrement à l'étude de l'aire algonquienne. Comme le souligne lui-même l'auteur en avant-propos, les anthropologues ont besoin de comprendre la toile de significations et de relations qui constitue les savoirs et la science des Autochtones s'ils veulent réellement comprendre, par exemple, toute la portée des éléments symboliques d'un mythe. L'auteur a également pris soin d'ajouter en annexe un lexique botanique vernaculaire comprenant l'étymologie, la taxinomie et les utilisations des plantes étudiées. Cet outil sera très utile à tout chercheur s'intéressant de près ou de loin aux connaissances botaniques des Innus ou d'autres peuples algonquiens. Par contre, il faut s'attendre à ce que la lecture de l'ouvrage soit quelque peu lourde, même pour un public spécialiste. Pour le bien du lecteur, l'ouvrage aurait eu avantage à éviter certaines répétitions au niveau du contenu.

Émile Duchesne
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada